

Image et nation gaie et lesbienne

Une programmation éclectique

Élie Castiel

Number 200, January–February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1999). Image et nation gaie et lesbienne : une programmation éclectique. *Séquences*, (200), 9–9.

Image et nation gaie et lesbienne

UNE PROGRAMMATION ÉCLECTIQUE

Ironiquement, avec le passage du temps, le vécu homosexuel semble s'appropriier une sorte d'ethnicité culturelle par le biais d'une revendication et surtout d'une prise en charge de cette spécificité qu'on appelle communément, du moins dans le milieu, la *queer culture*. Toujours est-il qu'à en juger par la programmation de la 11e édition d'Image et nation gaie et lesbienne, il paraît évident que les organisateurs ont misé sur la thèse de l'affirmation de l'entité et de la physicalité homosexuelle.

À l'écran, les images homosexuelles se font de plus en plus évidentes et semblent mettre certains spectateurs de moins en moins mal à l'aise. Mais, chose étrange, les films gais s'appuient de plus en plus sur des conventions de production propres au cinéma *mainstream*. On a pu en juger dans la programmation de cette année, notamment dans des films comme *Love is the Devil*, du Britannique John Maybury qui, malgré ses origines de cinéaste expérimental, a réussi à construire une œuvre relativement accessible, quoique d'une structure intentionnellement déformante, à l'image même du personnage qu'il met en scène, le peintre iconoclaste Francis Bacon.

Côté portrait, on ne peut rester indifférent devant la fraîcheur qui émane de *Gods and Monsters*, de Bill Condon, un regard parfois impitoyable, ironique et constamment humaniste du cinéaste homosexuel James Whale, auteur, entre autres, de *Frankenstein* et de *The Bride of Frankenstein*, deux grands classiques de la série B.

Le cinéaste italien Antonio Capuano nous propose une version homosexuelle d'un thème similaire à celui de *Lolita*, sauf que



East Palace, West Palace

cette fois-ci, l'adulte en question est dénoncé par un adolescent qui n'a pas encore découvert sa sexualité. Car dans *Pianese Nunzio*, 14 ans en mai, en dépit des apparences, les balises qui tracent le cheminement sexuel de l'individu semblent constamment effacées par les interdits.

De tous les films présentés au cours de l'événement, *Le Traité du hasard* est celui qui traite avec le plus d'acuité de l'apparition, dans les années 80, du sida et de toutes les dérèglementations sexuelles et sociales que la pandémie a engendrées. Rare film français à thématique totalement homosexuelle, l'œuvre de Patrick Mimouni se présente comme un journal intime, portrait d'une époque désemparée par les vides du cœur, les éclaboussures de l'âme et les tourments de la conscience. Mimouni s'incarne à l'écran dans

une sorte de mise en abyme renvoyant à sa propre existence. Film culte, *Le Traité du hasard* se situe entre Rohmer et Eustache. Les paroles coulent à flots et le plan devient comme une cage où les personnages, laissés à eux-mêmes, crient la vie et la défendent comme si elle devait bientôt s'évanouir.

Le cinéma israélien a toujours été tributaire d'une certaine forme de conservatisme face aux choses reliées au sexe. Dans ce contexte, à l'instar d'Amos Gitai, brebis galeuse à cause de ses prises de position politiques, Amos Gutman s'est démarqué dans la profession par sa franchise quant à son orientation sexuelle. Mais c'est aussi l'un des rares cinéastes israéliens qui ait su apporter une esthétique de l'image à une industrie cinématographique, frappée de stérilité sur le plan artistique. Dans *Amos Gutman: Filmmaker*, l'Israélien Ron Katzer trace le portrait saisissant d'un cinéaste à la recherche constante de moyens d'exprimer les images en mouvement, mais aussi celui d'un homme en lutte interne contre l'establishment tenace de la société israélienne.

Et de *East Palace, West Palace* (toujours interdit en Chine), de Zhang Yuan, on soulignera le courage du réalisateur à aborder un thème encore tabou dans le cinéma chinois. D'une lenteur à la fois envoûtante et pesante, le film de Yuan évoque parfois Jean Genet par son caractère claustrophobe et son traitement du sadomasochisme. Toutefois on sent la marque d'un cinéaste original dont la singularité est de parler des phénomènes insolites de la vie avec une honnêteté et une perspicacité déchirantes.

Élie Castiel